

MLR 1771

# *Dix-huitième*

## LETTRE OUVERTE

### aux Ecrivains de Belgique

Equinoxe du printemps 1957.

Mes chers Confrères,

Ma dernière missive m'a procuré une grande joie. Plusieurs confrères, et non des moindres, m'ont prouvé que les fureurs partisans n'ont pas tué l'esprit d'indépendance. Pareil à Thyl, il peut somnoler, mais « mourir non ». Jamais je ne reçus autant de messages approbateurs. Je vous le dis ingénûment, parce qu'en fait ils me dépassaient, étant destinés à l'A.E.B. Pour avoir approuvé, je fus approuvé à mon tour.

Que voilà un signe réconfortant !

On nous accuse volontiers de faire preuve d'une retenue qui porte souvent un autre nom. Cette fois-ci, il n'en est rien. L'A.E.B. a bel et bien protesté. J'oserais dire, en style noble d'aujourd'hui, qu'elle a élevé une protestation. Elle l'a fait simplement, sans tapage, s'étant astreinte à suivre les exemples venus de l'étranger. Cette modestie mérite des louanges. Et quand je dis l'A.E.B., j'use d'une synecdoque, car il s'agit en l'occurrence

de son bureau. Il est, comme il se doit, le cerveau de nous tous. Tâche combien difficile ! Les membres, c'est comme un champ de navets. Il faut décider à quelle sauce ils seront accommodés, car on ne consulte pas les navets. Le bureau décide donc souverainement. Il n'imprime même pas dans notre organe, si j'ose dire, — j'entends ce passionnant périodique, intitulé « Nos Lettres » — la teneur de ses communiqués, tant il est sûr d'une approbation qui, dépassant le stade végétal — celui des navets — évolue carrément vers le minéral.

Et l'A.E.B. ne s'est pas tenue à une seule manifestation. Elle a récidivé. Je le dis pour ceux qui, comme moi, ne se nourrissent pas chaque jour de la substantifique moelle des gazettes. Elle a protesté derechef en faveur des écrivains hongrois.

Certes, des esprits chagrins jugeront qu'elle manque d'imagination. Et la persévérance, qu'en font-ils ? Il est normal de taper sur le même clou. Dumas fils disait : « Les opinions sont comme les clous, plus on tape dessus, plus on les enfonce ». Cette citation n'est peut-être pas encourageante. Il n'importe !

D'aucuns diront qu'il y a mille motifs de protester. A quoi l'on peut répondre qu'à chaque jour suffit sa peine et que la prudence du serpent vaut bien le courage du lion.

Que l'A.E.B. poursuive la nouvelle tâche qu'elle s'est assignée ! Jusqu'ici, ne l'oubliez pas, elle s'était appliquée surtout à quémander des subsides. Tâche ardue, quand on pense au nombre de citoyens pour qui la vie n'a pas d'autre but ! Dans cette compétition sévère la littérature se trouve fort démunie : Elle ne représente qu'un nombre négligeable d'électeurs et l'édition belge est une industrie du genre fantômal. C'est dire qu'une vigilance incessante est de rigueur.

Aussi faut-il louer l'A.E.B. d'avoir, malgré ces soucis, élargi son champ d'activité en y intégrant la lutte pour l'indépendance



de l'esprit. L'initiative, pour courageuse qu'elle soit, n'est pas sans danger. Imaginez que nos écrivains se mettent à penser qu'ils sont comme la conscience du monde et qu'ils ont le droit, sinon le devoir d'élever la voix contre les injustices par trop flagrantes ! Ils risquent non seulement d'être aphones au bout de peu de temps, mais les ennuis ne les lâcheront plus. On sait que la notion du juste et de l'injuste est très délicate à déterminer et que les meilleurs spécialistes du genre, j'entends ceux de l'O.N.U., ne s'en tirent qu'en pesant subtilement le pour et le contre, compte tenu du climat et de la tête du client.

Mais nous pouvons faire confiance au bureau de l'A.E.B., il nous gardera de toute aventure fâcheuse. Et il veillera sur notre vie littéraire, faite, chacun le sait, de lectures confidentielles et d'agapes commémoratives. Ces plaisirs, pour être traditionnels, n'excluent pas les innovations. Je salue, entre autres, l'introduction du cor de chasse dans nos cérémonies. Je salue Thomas Braun, le premier bénéficiaire de cette sonnerie. Il est vrai qu'il est de la partie, à en juger par ces vers :

... C'est un dix cors qu'on chasse  
Piqueurs et chasseurs, à cheval promptement !  
Et vite, sur sa trace,  
Courons, galopons au devant :  
S'il passe avec sa femme  
Il faut agir en Français galamment  
Laisser sauver Madame.  
Mais pour Monsieur l'hallali promptement.

N'étant pas chasseur, ni à pied ni à cheval, ni en prose ni en vers, je ne goûte point, je l'avoue, la saveur de cette apostrophe et les vers me semblent exécrables. La cruauté inutile d'une chasse à courre, avec des meutes bénies ou non, me fait penser à quelques vers d'Armand Bernier :



Que disent à la pluie  
Cette biche et son faon ?  
— Encore un jour béni,  
Nous n'avons pas vu d'hommes.

Mais la question n'est pas là. Je préfère le cor sonnante pour Thomas Braun que pour un dix cors. Mieux, j'applaudis, car si, comme tous mes semblables, je ne respecte point l'opinion d'autrui, du moins, je la tolère. Qu'on ne s'arrête donc pas en si bon chemin. Qu'Euterpe soutienne Erato, Polymnie et Calliope ! Les plaintes du violon, le charme de la petite flûte, l'éclat du trombone ou les borborygmes du basson... Quelles possibilités ! Immédiatement des noms surgissent dans la mémoire, des mariages s'organisent. Et l'imagination vagabonde intègre dans ce concert quelques ustensiles idoines à faire une musique concrète, tels que le moulin à café ou la scie mécanique. Si chacun y met du sien, en faisant appel à ses marottes, ou simplement à ses occupations, les manifestations futures des lettres belges se hausseront à des niveaux sonores qui formeront une admirable réponse à la cacophonie universelle !

ROGER AVERMAETE.